



Vies de misère des **latino-américains** de l'autre côté du mur *Page F 5*



Lilja Sigurdardottir, plume forte trempée dans l'encre noire de l'Islande *Page F 4*

LIVRES

CAHIER F > LE DEVOIR, LES SAMEDI 6 ET DIMANCHE 7 MAI 2017



ENTREVUE

Éloge du mystère

Le philosophe Edgar Morin invite à aller au-delà des algorithmes pour éviter la catastrophe

«Les connaissances non reliées tuent la connaissance et font apparaître une nouvelle ignorance qui s'ignore elle-même au cœur de la prolifération des connaissances», souligne Edgar Morin.

FRED DUFOUR AGENCE FRANCE-PRESSE

FABIEN DEGLISE

Atrop vouloir baliser ses déplacements, l'être humain serait-il surtout en train de se perdre... dans la simplification des choses, dans l'illusion, mais aussi dans cet aveuglement qui l'empêche d'appréhender sérieusement les désastres qu'il est lui-même en train de nourrir?

Le philosophe français Edgar Morin, fin observateur du monde qui l'entoure depuis 95 ans, doute de moins en moins de cette dérive. Dans son dernier essai, *Connaissance, ignorance, mystère* (Fayard), il appelle d'ailleurs à lever la tête de nos réseaux sociaux, à affronter les déterminismes numériques pour mieux surmonter nos peurs ataviques de l'inconnu, déjouer les «nouvelles ignorances» et surtout changer le cours des choses dans des sociétés où paradoxalement, l'expansion des connaissances fait désormais régresser, selon lui, la connaissance.

«La croyance en une vie sociale ou personnelle régulée ou programmée par algorithme [ces formules mathématiques qui orientent choix et contenus dans les univers numériques] est illusoire», indique Edgar Morin dans une entrevue

accordée il y a quelques jours au *Devoir*. *L'histoire de l'humanité, des sociétés, de la personne ne peut échapper à l'inattendu, le hasard, la folie, la créativité. Or, si elle libère, la technique, aussi, asservit*» en finissant même par atrophier l'intelligence, poursuit-il.

Sombre perspective? Le malheur serait en marche et ses artisans ont, à l'écouter et à le lire, le nez collé sur un écran d'ordinateur et le doigt agité frénétiquement sur un clavier ou sur un écran tactile. «L'unification techno-économique du globe et la multiplication des communications ont provoqué non pas une conscience de communauté de destins humains, mais au contraire, les replis particularistes sur des identités ethniques et/ou religieuses; non pas une grande union, mais une multiplication de dislocations et ruptures politiques et culturelles dégénérant en conflits», écrit-il dans cet essai alliant impressions, réflexions et sagesse, sorte de message d'un penseur indiscipliné, docteur *honoris causa* de vingt-quatre universités à travers le monde, à ceux et celles qui vont construire et le penser le monde après lui.

Et il montre du doigt «le somnambulisme du monde politique qui vit au jour le jour, du monde intellectuel aveugle à la complexité» et «l'incons-

« Le rêve d'une rationalité algorithmisante tendra à nous réduire en machines triviales »

Edgar Morin

science généralisée» qui contribuent «à la marche vers le désastre».

Le leurre de l'émancipation

Le culte de l'instant présent, l'obsession de la quantification de l'activité humaine, du choix et du commentaire réduit à des codes binaires, tout comme l'enfermement de la pensée humaine dans des réseaux numériques cloisonnés, à des fins commerciales, n'y sont pas étrangers, même si tout cela se joue dans des sociétés dites du savoir où l'hyperconnexion et la démocratisation de l'accès à l'information, à la prise de parole sont érigées en vecteur d'éman-

ipation, en faisant surtout illusion, selon lui. «L'excès d'information tue la connaissance, dit Edgar Morin. Les connaissances non reliées tuent la connaissance et font apparaître une nouvelle ignorance qui s'ignore elle-même au cœur de la prolifération des connaissances.» Cela entretient ce qu'il nomme l'ignorantisme, un mal contemporain qui frappe autant le citoyen ordinaire que les savants et experts confrontés à la même organisation fragmentée de la pensée, à la même connaissance dispersée qui empêche l'émergence de «cette connaissance pertinente qui les relie et qui permettrait d'affronter la complexité».

«Le règne du calcul», dans lequel l'avènement du tout numérique nous a fait entrer, «occulte les réalités humaines les plus profondes», dit-il. «Le rêve d'une société humaine totalement automatisée sous la loi de l'algorithme conduirait non au sur-humain mais à l'inhumain», poursuit-il dans son bouquin en parlant de cette post-humanité où l'humain est en train de se laisser conduire. «Le rêve d'une rationalité algorithmisante tendra à nous réduire en machines triviales.» Et cet idéal est forcément vain, puisque l'incertitude fait partie intégrante de l'aventure humaine, estime-t-il.

VOIR PAGE F 4 : MORIN

RENCONTRE

Raoul Duguay, «antiquité honorable» aux multiples vies

Une biographie chorale sonde la diversité et la complexité de cet homme-orchestre, de l'Abitibi à la philosophie

CAROLINE MONTPETIT

Enfant, alors qu'il était à l'orphelinat de Lévis, Raoul Duguay voyait, par la fenêtre, le fleuve Saint-Laurent passer sous le pont de Québec. Il observait le mariage du soleil et de la terre et de l'eau, à la brunante. Il voyait ces deux rives qui ne se touchent jamais et a découvert sa mission, celle d'être un pont entre des gens qui se croient différents, mais que quelque chose rassemble. «Nous buvons tous à la même eau», dit-il, attablé au café Le Placard, dans la foulée de la parution de *Raoul Duguay, l'arbre qui cache la forêt*, la biographie que Louise Thériault vient de lui consacrer aux éditions du CRAM.

C'est à ce moment-là, alors qu'il prend aussi conscience de sa solitude, que le poète est né, se souvient-il encore aujourd'hui, à 78 ans. Mais c'est l'humanisme qui guidera toujours ce poète érudit, qui deviendra aussi philosophe, musicien, peintre, sculpteur, comédien, cinéaste, dramaturge.

Homme-orchestre, Raoul Duguay, «antiquité honorable» autoproclamée, échappe aux définitions. Un peu comme cet infiniment petit et cet infiniment grand qui l'habitent alors qu'il travaille à son dernier projet aux affinités baudelairiennes, *L'Étoile*. Y seront conviés le peintre, le poète, le musicien et le sculpteur en lui. Le plus grand dépend du plus petit, c'est le principe de la démocratie, soutient-il, toujours utopiste.

Pour lire cet homme profondément libre et

original, la biographie de Louise Thériault, si elle est anecdotique, nous donne quand même quelques clés. Elle relate la naissance de l'artiste, cinquième de onze enfants, dans une Abitibi où son père, tailleur, ambitionne de monter un commerce en habillant les célibataires qui travaillent dans les mines. Mais ce père, Armand, qui a insufflé l'amour de la musique au petit Raoul, meurt alors que ce dernier a cinq ans, laissant sa famille dans l'indigence, au point que la mère de Raoul, Lauza doit placer plusieurs de ses enfants à l'orphelinat.

Son Abitibi natale, Raoul l'a d'abord décrite dans un portrait de l'économie de la région, produit en 1966 pour le *Quartier Latin*, journal des étudiants de l'Université de Montréal. Plus tard, c'est ce matériau qui donnera naissance au texte de la célèbre chanson *La Bitté à Tibi*. Enregistrée pour la première fois en 1975, elle donnera lieu, ensuite, à diverses interprétations, dont la plus récente, un rap d'Anodajay intitulé *Le beat à Tibi*, a été consacrée meilleur vidéoclip francophone. Dans cette chanson, on retrouve entre autres l'oncle Edmond, mort en creusant une mine d'or, mais aussi la langue acadienne de sa mère, que Raoul a tenue à chanter, intacte: «Quand j'étions petit j'allions jouer au bois»...

Iconoclaste et présocratique

Pour Louise Thériault, cette chanson, réclamée *ad nauseam* à Raoul Duguay depuis sa sortie, est

VOIR PAGE F 2 : DUGUAY



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Pour l'iconoclaste Raoul Duguay, le plus grand dépend du plus petit, c'est le principe de la démocratie, soutient-il, toujours utopiste.

LIVRES > PRIX LITTÉRAIRE DES COLLÉGIENS



À gauche: les cinq auteurs en lice pour le Prix littéraire des collégiens, en novembre dernier. À droite: deux coups d'œil sur les débats des collégiens qui auront permis de primer *Le poids de la neige*. PHOTOS PEDRO RUIZ LE DEVOIR ET LOUISE LEBLANC

Critiques d'occasion

Zoom sur les cinq plus belles critiques des collégiens

Le Prix littéraire des collégiens, qui a récemment honoré *Le poids de la neige* de Christian Guay-Poliquin (La peuplade), c'est aussi, à plus petite échelle, le Prix des critiques des collégiens. Près d'une cinquantaine d'étudiants se sont lancés dans le délicat exercice de la critique écrite, argumentant et résumant en quelque 350 mots leurs lectures. Cette semaine, *Le Devoir* publie les cinq textes gagnants — un par livre finaliste au Prix des collégiens — choisis par Yoïaine Tremblay, professeure retraitée du Cégep de Sainte-Foy et membre du comité fondateur du Prix littéraire des collégiens, François-Bernard Tremblay, enseignant au Collège d'Alma et auteur, de même que Louise-Maude Rioux Soucy, qui dirige les pages culturelles au *Devoir*.



PEDRO RUIZ LE DEVOIR
Le gagnant du Prix littéraire des collégiens 2017, Christian Guay-Poliquin

DUGUAY

SUITE DE LA PAGE F 1

l'arbre qui cache la forêt. Et c'est cette forêt, l'œuvre foisonnante de l'artiste iconoclaste, qu'elle retrace au fil des pages.

Parce que Raoul Duguay, c'est aussi l'Infonie, ce groupe de toutes les audaces, dont l'amitié indéfectible entre Raoul Duguay et Walter Boudreau, fondateur de la Société de musique contemporaine du Québec, était le fondement. «*L'Infonie, pour Raoul et Walter, c'était la liberté d'expression et l'exploration de tous les possibles*», écrit Louise Thériault. C'est là que naît l'idée d'écrire

MEKTOUB

Une odyssée de l'âme

SOPHIE RAJOTTE

Cégep de l'Abitibi-Témiscamingue

«*Le cosmos tout entier conspire à nous réunir.*» En glissant cette phrase au cœur de son roman *Mektoub*, Serge Lamothé projette habilement ses lecteurs à travers un univers miroir qui se reflète à l'infini. À travers une quête mystique de l'âme sœur — sous toutes ses formes —, les vies d'un homme et d'une femme qui se cherchent, s'effleurent du bout des doigts se bâtissent après qu'une série d'événements hasardeux eut compromis leur rencontre.

Divisée en deux, l'œuvre leur donne la parole: la première partie est mystérieuse, déconcertante, remplie de questions, tandis que la seconde illumine, lève le voile. Chacun leur tour, les protagonistes nous plongent dans les méandres de leurs pensées, et leurs odyssées intérieures se rejoignent, se complètent, se racontent l'une l'autre.

À travers cette introspection, *Mektoub*, de l'arabe «*c'était écrit*», aborde avec originalité les notions de destin et de libre arbitre, qui sont présentées comme les moitiés d'un tout: «*Jusqu'au dernier moment, on a le choix: on peut foncer tête première dans le piège que nous tend le destin, mais on peut tout aussi bien s'en détourner et poursuivre notre route sans être inquiet.*»

Ce questionnement universel forme l'essence du roman. L'être humain, conscient de son environnement, est-il manipulé par le destin ou peut-il suivre sa propre voie? L'auteur propose une vision intéressante du concept d'univers parallèles, qui guide le lecteur vers la réflexion.

Si le mysticisme est un thème prépondérant, le temps, et tout particulièrement le futur, avec son lot de spéculations, d'inquiétudes et d'espoirs, prend une place subtile mais constante dans le récit. À l'aide d'une mise en abyme, un personnage secondaire et décisif, Zoltan Galaczy, écrivain hongrois obsédé par la décadence de la civilisation, transmet ses considérations politiques et éthiques aux protagonistes à travers ses romans, qui créent un lien mince, délicat, mais tangible entre eux.

Malgré une écriture parfois abstraite et déstabilisante, *Mektoub* est un voyage engagé et poétique, destiné à toutes les quêtes de soi.

DES FEMMES SAVANTES

Miroirs ébréchés

AUDRÉANNE MARTIN

Cégep de Sherbrooke

La couverture du livre est rose, mais son contenu ne l'est pas. Divisé en quatorze courtes nouvelles, *Des femmes savantes* de Chloé Savoie-Bernard est une mosaïque composée de fragments ébréchés de miroirs dans lesquels on peut apercevoir son reflet. Attention, les bords sont coupants: les narratrices ne sont pas là pour plaire, mais pour se mettre à nu.

À travers leur regard d'une fragilité authentique, parfois humoristique mais toujours brutale, honnête, de jeunes femmes nous offrent des instantanés de leur vie: une baise d'un soir, une sortie en public sans maquillage, une séance photo nue... Des moments qui vont du doux au douloureux, qui dévoilent sans filtre la réalité de ces jeunes femmes d'aujourd'hui, libres, mais pas tout à fait affranchies ni décomplexées, intenses vivantes, mais toujours contenues dans un carcan de règles sociales non écrites. Leurs histoires sont campées dans un Montréal tangible, baignées par la culture populaire, ce qui les ancre davantage dans le réel.

L'écriture est fluide, rythmique. Avec des phrases parfois courtes et hachurées, comme un halètement, parfois interminables et truffées de virgules, comme un long soupir; on a l'impression d'entendre les narratrices nous murmurer à l'oreille. Ce sentiment de proximité est accentué par la langue utilisée, un français québécois oscillant entre les registres populaire et littéraire, ponctué de mots anglais, aux tournures de phrases crues.

Chaque nouvelle est portée par une narration différente, parfois à la première personne, impitoyablement intime, ou à la troisième, plus détachée. Les jeunes femmes qui habitent le recueil sont à la fois uniques et ordinaires, pour que leurs voix puissent faire écho dans la tête des lectrices, comme pour leur dire «*vous n'êtes pas seules*».

Ce recueil n'épargne aucun des thèmes les plus actuels. Parfois difficile à lire en raison de la crudité des sujets, il n'en demeure pas moins nécessaire pour démythifier et normaliser certains des tabous féminins. Il s'agit d'une lecture douloureusement pertinente, parfois choquante, mais qui séduit grâce à la plume poético-trash qui porte les nouvelles.

semble des textes de compositeurs de tous les horizons. Cette anthologie, qui fait fi des barrières de genre, ne fait pas l'unanimité chez les critiques. Et Duguay passe par l'art pour faire avancer ses idées. Il a déjà tâté de la politique, s'est présenté sous la bannière du Parti rhinocéros, puis du Parti québécois. «*Mais je n'aurais pas été à ma place à l'Assemblée nationale*», convient-il aujourd'hui. Il croit cependant encore profondément à la souveraineté du Québec, comme il estime que l'autonomie devrait être le but de chacun d'entre nous.

Une vie de passions
«*Vouloir savoir. Être au pou-*

LE CONTINENT DE PLASTIQUE

Capter l'essentiel

ALEXANDRE COTTON

Cégep de la Gaspésie et des Îles, campus de Gaspé

C'est dans son traitement du temps que *Le continent de plastique* de David Turgeon tire sa force. On y suit l'histoire de l'assistant du «*maître*», un auteur prolifique et somme toute un peu mystérieux, dans un monde où succès et littérature ont une relation amour-haine. Remises de prix, accusations de plagiat et fascination pour le continent de plastique guident le fil du récit qui est mené par cet assistant et s'avamment attaché à la chronologie de toutes les publications de son patron.

On y explore l'univers des écrivains comme jamais, depuis les yeux de ce personnage sans nom auquel on s'identifie et qui fait écho aux lacunes et à la beauté de la vie littéraire. On y traite de craintes qui vont bien au-delà du syndrome de la page blanche et des manuscrits oubliés au fond du tiroir.

Dès les premières pages, on s'étonne de ce vocabulaire riche qui donne toute sa poésie au texte. Si on n'en dit peu sur le personnage principal, celui-ci se dévoile au fil des rencontres qu'il fait et des décisions qu'il prend. En effet, *Le continent de plastique* est un roman qui prend son temps. Pas dans le sens d'une lecture qui traîne en longueur, mais dans sa façon de capturer ce qui échafaude une vie. Ce ne sont pas les difficultés d'être un bras droit qui sont traitées ici, il s'agit plutôt de découvrir ce que c'est que de mener sa vie.

Un des chapitres les plus marquants est celui où l'assistant part en vélo pour une escapade. On y est témoin d'une scène étonnamment pure à la poésie ancrée dans le moment présent: «*[...] et je gravis une nouvelle vingtaine de kilomètres empli d'une volupté délirante, les mollets soûls de douleur.*» On se réjouira de savoir que cette ambiance est présente dans tout le livre.

Les éléments de ce roman s'amalgament entre eux tels des débris dans la mer, des parcelles de vie dans la futilité de ce qui semble important. *Le continent de plastique* est mon «*feel good book*» par excellence.

«*Une seule seconde, il est facile de percevoir la distance qui les sépare sur le plan informationnel*», disait-il dans une récente allocution, lors de la conférence internationale WWW2016, où il représentait l'Académie québécoise de papaphysique. «*Aujourd'hui, Shakespeare n'écrit plus "To be or not to be", mais bien "To be and not to be"*», dit-il. La machine, si puissante, serait-elle sur le point d'«*enfanter*» l'homme? Nous permettra-t-elle d'accéder à l'immortalité?

«*La Machina sapiens, possédant des milliards de fois plus d'informations que l'Homme sapiens, rendra-t-elle ce dernier vétuste, désuet,*

LE POIDS DE LA NEIGE

Il était un froid

FRÉDÉRIC LANGEVIN

Cégep de la Gaspésie et des Îles, campus de Gaspé

Qu'arriverait-il si, demain matin, stupéfait de s'éveiller sans que le réveil hurle, on se tournait vers lui pour s'étonner qu'aucun chiffre ne brille sur son écran? Si, en actionnant l'interrupteur, la lumière ne fonctionnait pas? Ce n'est qu'une petite panne, se dirait-on. Et si la dite «*petite panne*» perdrait des jours, des semaines, des mois entiers?

C'est ce que s'est amusé à imaginer Christian Guay-Poliquin dans *Le poids de la neige*, avec comme contraintes supplémentaires un protagoniste aux jambes cassées dans un accident de voiture, la promiscuité avec un vieil étranger, un petit village coupé du monde extérieur et un hiver particulièrement généreux.

C'est d'ailleurs avec la quantité de neige au sol pour seul repère qu'est narrée cette histoire où le temps devient flou et le printemps se fait attendre. Au fil des pages, l'auteur offre au lecteur l'occasion de réfléchir à l'entraide et à la rivalité, mais il le happe aussi dans cet univers aux allures postapocalyptiques.

L'origine de la panne peut bien demeurer inconnue, l'attention du lecteur sera de toute façon entièrement consacrée à se mettre à la place des personnages, à se demander s'il aurait agi différemment ou même s'il aurait eu la résilience de s'accrocher si longtemps.

Les récits catastrophiques ont ceci de particulier qu'ils font rêver comme aucun autre d'héroïsme, de débrouillardise et de courage. Christian Guay-Poliquin le sait et, de sa plume habile aux descriptions justes et belles, il laisse deviner la tension qui règne au sein d'un village affamé où l'hiver sans fin sème la zizanie. Inspirant et captivant, *Le poids de la neige* remet en scène le narrateur anonyme que l'on a connu dans *Le fil des kilomètres*, dans une histoire qui se déroule cette fois presque entièrement dans la même pièce exigüe, en compagnie de Matthias (un vieil homme tenace, mais au corps et à la patience usés), et où une simple excursion en raquettes prend l'ampleur d'une épopée d'Homère.

Conflits inévitables, réconciliations forcées, imprévus fâcheux et découvertes pleines d'espoir attendent le lecteur au détour de chapitres que l'on découvre avec appétit et curiosité.

LES MAISONS

Derrière les rideaux

DÉREK BÉGIN

Cégep de l'Abitibi-Témiscamingue

Deviner les drames ordinaires qui se cachent derrière les façades de maisons uniformes, c'est ce que Tessa s'applique à faire depuis qu'elle s'est convertie en agente immobilière après des études abandonnées en chant classique. Elle a 37 ans, trois enfants avec Jim mais, malgré tout, un vide l'habite, comme une plaie qui ne guérit pas.

Dans le cadre de son travail, Tessa fait la rencontre d'un ancien amant, et dès lors le désir la ranime. Dans trois jours, ils ont rendez-vous.

Dans *Les maisons* de Fanny Britt, le lecteur la suit dans l'anticipation de ce jour maudit, de ce moment où elle reverra Francis, entretenant ce fantasme de tout laisser derrière pour se «*noyer avec lui dans les draps*».

Dans l'attente, elle revit ses souvenirs grâce à des chapitres alternant entre le passé et le présent. Évoquant la mort de son frère, sa rupture avec Francis, le soutien de sa meilleure amie et le temps qui défile, qui fait ses ravages, Tessa nage à travers les jours, sa douleur sur le dos.

Les maisons est un roman sensible, où l'on entre dans l'intimité d'une femme, par le biais de ses questionnements existentiels. La narration à la première personne permet une réelle immersion dans la vie intérieure de Tessa, offrant un portrait tout en nuances de l'anxiété et de ses combats quotidiens, ces expériences qui la construisent.

Le jugement impitoyable que la protagoniste porte sur elle-même dans ce roman nous rappelle nos failles, remet en question nos habitudes: «*Pourquoi ces larmes que tu dissimules en les écrasant sur le drap et en gémissant plus fort ton plaisir si ce n'est parce que tout te pousse vers vendredi, vers cet autre homme, celui avec qui tu n'en as pas fini, et Jim souffrira de ça. [...] Jim souffrira de ça, et je vais le faire quand même.*»

Fanny Britt aborde ainsi le banal et le rend grandiose par sa douce poésie. C'est une lecture qui fait du bien, qui ébranle par moments, portée par un souffle d'humanité, une empathie pour les drames du quotidien qui se trament de l'intérieur.

voire inutile?» demande-t-il.

Ces préoccupations rendent la démarche de Raoul Duguay plus contemporaine que jamais. Et entre le philosophe et l'artiste, Raoul Duguay refuse de choisir. «*De l'homme ou de l'artiste, lequel est le plus vrai? Et le philosophe en moi répond: les deux. Comme la lumière, j'ai une double nature.*» Et il fait bon se placer sous ses multiples rayons.

Le Devoir

RAOUL DUGUAY
L'ARBRE QUI CACHE LA FORÊT
Louise Thériault, en collaboration avec Raoul Duguay
Éditions du CRAMM
Montréal, 2017, 180 pages

LIVRES

FICTION HISTORIQUE

Génération désenchantée

Bernard Dionne raconte les communistes québécois qui ont combattu le fascisme en Espagne

DOMINIC TARDIF

L'Allemande Gerda Taro avait laissé derrière elle des témoignages d'une inestimable puissance de la guerre d'Espagne de 1936-1939. Il faudra pourtant attendre plusieurs années après sa mort afin que l'important travail de la photographe de guerre, morte écrasée sous un char d'assaut, émerge de l'ombre où l'avait reléguée celui de son compagnon Robert Capa.

En conjuguant personnages imaginaires et réels, Bernard Dionne croise, dans *Et l'avenir était radieux*, les chemins de la vraie Gerda Taro et de la fictive Mathilde Lecomte, jeune infirmière accompagnant le docteur Norman Bethune à Madrid afin de fonder une clinique de transfusion sanguine. Ces quelques apparitions de figures historiques méconnues ponctuant le roman remplissent par le fait même une des missions les plus salutaires que peut embrasser une fiction à caractère historique : ressusciter ceux et celles que l'Histoire aurait dû immortaliser il y a longtemps.

Récits entrelacés de l'itinéraire de jeunes communistes montréalais partis aider l'Espagne à repousser la menace fasciste, le premier roman de celui qui a signé plusieurs ouvrages d'histoire et de pédagogie raconte donc, grâce à trois archétypes, les affrontements entre les rebelles nationalistes et le camp républicain. Outre l'idéaliste Mathilde, qui défie doucement l'autorité et rejette les chapelles idéologiques, le fougueux David Segal, fils d'immigrant juif devenu communiste sous les *hurry up* et les *faster* des contremaitres, fondera là-bas le bataillon Mackenzie-Papineau, entièrement canadien.

Quant à Pierre, c'est avec un zèle en béton armé qu'il rejoindra les Brigades internationales combattant Franco, après être passé par l'École Lénine, à Moscou. *Il avait même travaillé quelques semaines dans une usine de production de locomotives et vécu la vie quotidienne des ouvriers moscovites*, écrit Bernard

Dionne. [...] *Il était devenu un véritable révolutionnaire professionnel.*

Plus qu'une note en bas de page

La plus grande force de *Et l'avenir était radieux* tient sans doute à la tendresse avec laquelle Bernard Dionne évoque les mouvements communistes canadiens et québécois, souvent réduits à une note en bas de page dans les manuels d'histoire nationale. Ces militants portaient une juste cause, rappelle-t-il. Ils ne sont pas ceux qui, plus tard, tenteront de défendre l'indéfendable Staline. Les épreuves de pureté idéologique qui lesteront les rangs des rouges, rapidement appelés à s'autoflageller lorsqu'ils commettront un « faux pas bourgeois », nourrissent quant à elles un certain effet comique.

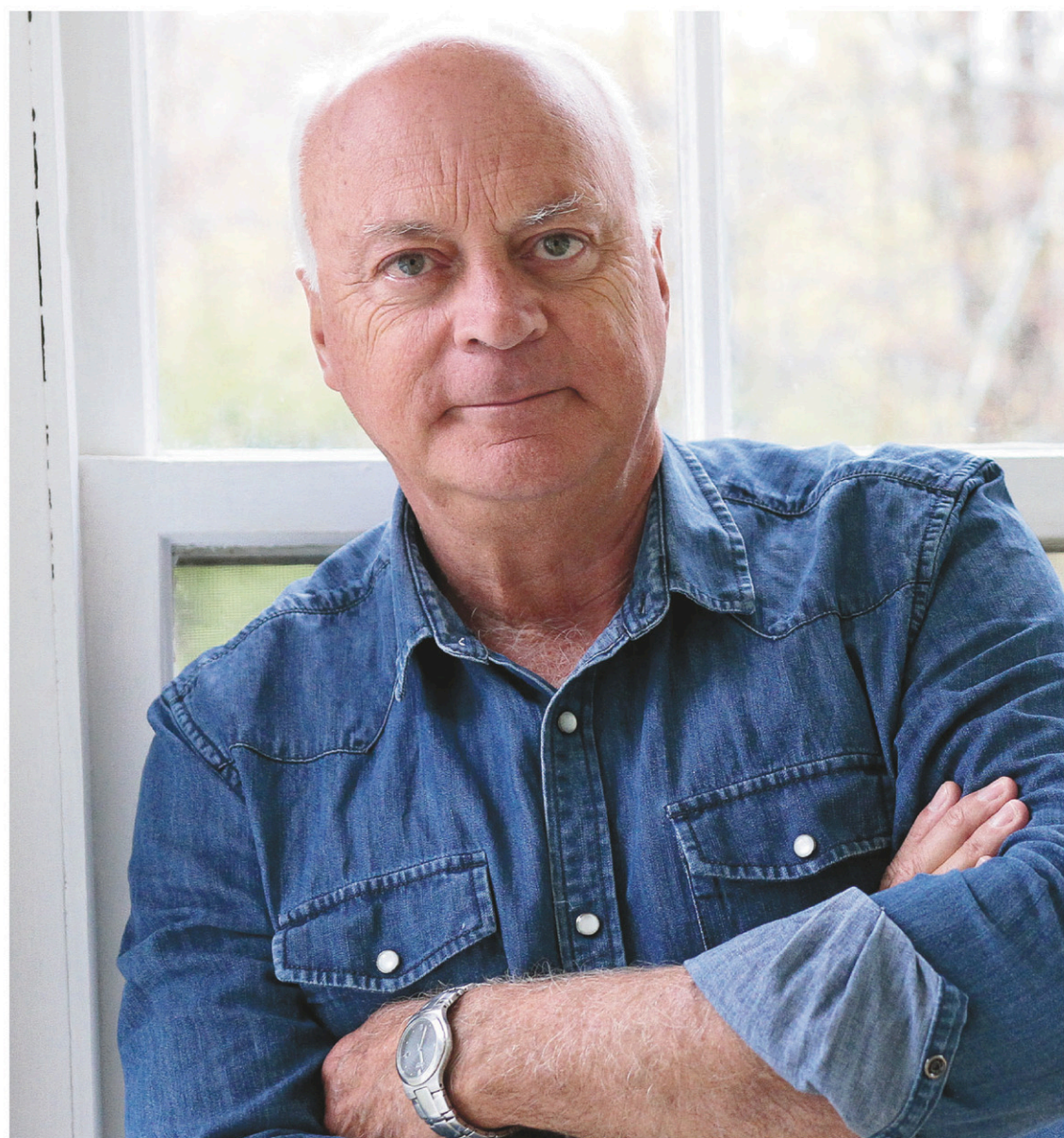
D'un strict point de vue littéraire, l'auteur s'appuie cependant sur des ressorts éculés : l'idylle orageuse (Pierre qui se lie à une anarchiste), la jalousie entre camarades et la nécessaire relation amoureuse permettant d'ouvrir une brèche d'espoir. Ces outils narratifs ne disent sans doute pas toute la complexité psychologique de jeunes gens ayant traversé de leur plein gré l'océan afin de participer à un conflit qui ne concernait pas leur peuple au premier chef.

Le pacte de non-agression germano-soviétique signé en août 1939 scellera le désenchantement de toute une génération de communistes. *« Comment l'URSS peut-elle s'allier à un pays qui a fait de l'antisémitisme sa politique officielle? [...] Staline ne peut pas se rendre complice de telles infamies, il y a sûrement une explication valable à tout cela »*, lance David. D'explication valable, il n'y aura évidemment pas.

Collaborateur
Le Devoir

ET L'AVENIR ÉTAIT RADIEUX

★★★★
Bernard Dionne
Fides
Montréal, 2017, 312 pages



ANNICK SAUVÉ

Les militants communistes canadiens et québécois portaient une juste cause, rappelle Bernard Dionne.

FICTION QUÉBÉCOISE

À l'origine de la fin

En sept nouvelles, Alain Bernard Marchand passe de l'immobilité à la vie

CHRISTIAN DESMEULES

Les histoires qui composent le premier recueil d'Alain Bernard Marchand sont toutes portées par des événements liés entre eux de façon directe ou ténue. Ce sont sept nouvelles qui viennent surtout nous rappeler, d'une manière ou d'une autre, que toute chose a une origine et une fin.

Ainsi, dans *L'oraison*, un narrateur mort depuis trois jours, ancien conservateur de bibliothèque qui conçoit, explique-t-il, la religion « comme un phénomène acoustique », a enregistré ses proches un enregistrement audio dans lequel il partage ses ultimes pensées et ses derniers témoignages d'affection.

Une sorte d'oraison inversée, où c'est le mort qui fait l'éloge des vivants et qui nous rappelle quelques vérités qu'on oublie parfois.

« Mais on comprend toujours trop tard que nous sommes faits de nos souvenirs, sinon nous aurions multiplié les occasions d'en fabriquer et aurions eu pour vivre l'audace qui nous a si souvent manqué. »

Dans *24, rue Drosi*, un professeur d'histoire à l'université se souvient du voyage qu'il a fait en Grèce lorsqu'il était étudiant, au tournant des années 1980, à la recherche des traces de la Grèce antique et de ses propres origines. Né d'une brève liaison entre une Québécoise séjournant sur une île des Cyclades et le fils d'un dissident grec venu s'y cacher, muni seulement du nom de son géniteur, l'homme entreprend de retrouver sa trace muni de ces maigres indices. La rencontre aura lieu, entre l'étrangeté et la déception, alors que son géniteur lui offrira *L'été grec*, le livre magnifique et ensorcelant de Jacques Lacarrière.

Voyage immobile

Les pieds au sol et la tête dans les nuages, éprouvant une passion pour les « bathyscaphes et les navettes spatiales », le narrateur de *L'ascension* est un fonction-

naire qui distribue le courrier dans une tour de bureaux. Le temps d'une de ses tournées, d'un étage à l'autre, il nous convie à une sorte de voyage immobile, entre la rêverie et l'inventaire des lieux.

Dans *Stamboul Blues*, le narrateur se souvient d'un voyage qu'il a fait à Istanbul à l'époque de sa jeunesse « insatiable de nouveauté », en plein coup d'État militaire, en 1980, assailli par les images fortes comme si tout cela avait eu lieu hier. *« Certaines sont si vives que j'ai parfois l'impression d'être rentré la veille et d'échapper au temps des horloges. »*

Par-dessous tout brille le souvenir de son amitié instantanée avec un jeune voyageur suédois, rencontre qui vibre d'une légère tension homoérotique.

Plus loin, un homme découvre un cadavre en joggant dans un parc, avant d'empocher le carnet de notes que cet homme avait sur lui. Professeur d'histoire à l'université, Léo Polyakis y avait consigné l'ébauche d'une longue lettre adressée à un ami. Sans réfléchir, le narrateur entreprendra de retrouver le destinataire de cette lettre. (*Le carnet Clairefontaine*). Une sorte de voyage, là aussi, à travers le temps et l'espace.

Poète, essayiste (sur Tintin et Genet, notamment), romancier, Alain Bernard Marchand, né à Shawinigan en 1958, habite à Ottawa depuis 1976. Un peu figées, porteuses d'une tension entre l'immobilité et le voyage, la mort et la vie, ses nouvelles semblent toutes liées par une sorte de fil initiatique. Une quête des origines, de voyages lointains, d'euphorie des rencontres de jeunesse.

Collaborateur
Le Devoir

SEPT VIES, DIX-SEPT MORTS

★★★★
Alain Bernard Marchand
Les Herbes rouges
Montréal, 2017, 208 pages

ESSAI ILLUSTRÉ

De la nécessaire inutilité des artistes

Clément de Gaulejac saisit ces êtres dans leur complexité et leur mauvaise foi

FABIEN DEGLISE

Dans la dernière livraison de la revue *Liberté* (no 315, Printemps 2017), l'artiste et illustrateur Clément de Gaulejac signe un dessin déopilant mettant en scène un couple de citadins marchant le long d'une palissade pas très loin d'une usine crachant de la fumée. L'un des deux n'est pas de bonne humeur et dit : « *Dérive psychogéographique, mon cul! C'est surtout un autre de tes plans foireux en banlieue, oui.* »

Il faut savoir rire des artistes, les vrais, les faux, ceux qui rêvent de l'être tout comme ceux qui le sont profondément, mais ne le savent pas encore. Et c'est ce que fait très bien depuis plusieurs années, l'auteur du *Livre noir de l'art conceptuel* (Le Quartanier 2011) qui poursuit aujourd'hui son exploration critique de l'univers artistique avec *Les artistes* (Le Quartanier).

Le petit bouquin, mince en pages, mais dense en réflexions, saisit ces êtres créatifs dans leurs doutes, leurs vérités, leur dogme, leurs candeurs et surtout toutes leurs contradictions, comme cette « Léopoldine (on l'appelait Léo) [qu'il était très débordée], dansant avec l'oisiveté, les bras en l'air, sur sa planche à roulettes. *« L'artiste est un mystère,*

résume l'auteur, joint cette semaine par *Le Devoir*. *Il est à la fois célébré, respecté, mais aussi dénigré, traité parfois de parasite de la société. On adore le détester. Son inutilité est nécessaire. Il y a dans l'artiste une contradiction qui me plaît, une complexité qui mérite d'être affirmée* », particulièrement à une époque où certains courants réactionnaires — pas seulement ceux en provenance de la ville de Québec — en font régulièrement des cibles de prédilection.

Répondre aux mensonges

« *La manière la plus simple de lutter contre ça, c'est d'opposer la réalité dans sa complexité*, dit Clément de Gaulejac, de *laisser la pensée intellectuelle juste et honnête répondre aux mensonges et approximations.* »

Mensonges? L'artiste qui coûte de l'argent public et ne rapporte rien est le plus tenace et se nourrit autant du simplisme des uns et de la mauvaise foi des autres. *« Comme toutes les activités, l'activité artistique comporte un peu de triche, dit-il. Les artistes doivent développer une langue commune pour se faire comprendre et une singularité pour se distinguer des autres. Cela amène parfois à se tromper soi-même par rapport à ses propres motivations »* et à

tromper les autres sur la pureté de sa vocation.

Un paradoxe dont les contours sont joliment attrapés par ces dessins qui, comme le manifeste d'Alex, à la page 51, peuvent en blesser quelques-uns, mais comme l'œuvre de Laurence, page 95, peuvent aussi éloi-

gner durablement la peur de s'ennuyer.

Le Devoir

LES ARTISTES

★★★★
Clément de Gaulejac
Le Quartanier
Montréal, 2017, 104 pages

Gaspard LE DEVOIR	
PALMARÈS	
Du 24 au 30 avril 2017	
RANG	AUTEUR/ÉDITEUR

ROMANS QUÉBÉCOIS	
1	Sur les berges du Richelieu • Tome 3 Amours... Jean-Pierre Charland/Hurtubise 1/4
2	Le grand magasin Tome 1 La convoitise Marylène Pion/Les Éditions réunis 4/2
3	Abattre la bête David Goudreau/Starck 2/3
4	Plus folles que ça, tu meurs Denise Bombardier/Édito 6/12
5	La femme qui fuit Anaïs Barbeau-Lavalette/Marchand de feuilles 3/31
6	La mort d'une princesse India Desjardins/Homme 7/12
7	Tel était leur destin • Tome 2 Les racines d'un... Nathalie Lagasse/Hurtubise -/1
8	Mon fol amour Dominique Demers/Québec Amérique 5/5
9	Les portes du couvent • Tome 1 Tête brûlée Marjolaine Bouchard/Les Éditions réunis -/1
10	Les chevaliers d'Antares • Tome 5 Salamandres Anne Robillard/Wellan -/1
ROMANS ÉTRANGERS	
1	La dernière des Stanfield Marc Levy/Robert Laffont -/1
2	Un appartement à Paris Guillaume Musso/XO 1/6
3	Les enquêtes du département V • Tome 7 Selfies Jussi Adler-Olsen/Albin Michel 2/2
4	Vaticanum José Rodrigo dos Santos/HC éditions -/1
5	Le dernier repas de Sarah Robert Dugoni/Michel Lafon 4/2
6	La veuve Fiona Barton/Fléuve éditions 3/8
7	Le saut de l'ange Lisa Gardner/Albin Michel 5/16
8	Les pièges de l'exil Philip Kerr/Seuil 6/3
9	Fin de ronde Stephen King/Albin Michel 8/8
10	Chaos. Une enquête de Kay Scarpetta Patricia Cornwell/Deux terres 7/2

ESSAIS QUÉBÉCOIS	
1	En as-tu vraiment besoin? Pierre-Yves McSween/Guy Saint-Jean 1/28
2	La langue affranchie Anne-Marie Beaudoin-Bégin/Somme toute 2/4
3	Dictionnaire des intellectuels au Québec Collectif/PUM 5/3
4	Camarade, ferme ton poste Bernard Émond/Lux 3/16
5	Le principe du cumshot. Le désir des femmes... Lili Boisvert/VLB -/1
6	À nous la ville! Traité de municipalisme Jonathan Durand Folco/Écosociété 6/2
7	Le code Québec J.-M. Léger J. Nantel P. Duhamel/Homme -/1
8	De quoi Total est-elle la somme? Multinationales... Alain Deneault/Écosociété 4/7
9	Ne renonçons à rien Collectif/Lux 10/11
10	Les yeux tristes de mon camion Serge Bouchard/Boréal 7/26

ESSAIS ÉTRANGERS	
1	La vie secrète des arbres Peter Wohlleben/Multimondes 1/6
2	La mémoire n'en fait qu'à sa tête Bernard Pivot/Albin Michel 3/8
3	Sapiens. Une brève histoire de l'humanité Yuval Noah Harari/Albin Michel 2/63
4	Les artistes Clément de Gaulejac/Quartanier -/1
5	Les Québécois L. Pivot N. Schneider/HD ateliers Henry Dougier -/1
6	Brève encyclopédie du monde • Tome 2... Michel Onfray/Flammarion 4/12
7	Chère Ijeawele, ou un manifeste pour une... Chinamanda Ngozi Adichie/Gallimard 5/4
8	Une colère noire. Lettre à mon fils Ta-Nehisi Coates/J'ai lu 8/2
9	Le retour de l'histoire. Conflits et migrations... Jennifer M. Welsh/Boréal -/1
10	Mes indépendances Kamel Daoud/Actes Sud -/1

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 260 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.



Il y avait quelque chose de pourri dans cette époque de merde.

Planche tirée de *Les artistes* (détail)

LE QUARTANIER

LIVRES > FICTION



ODD ANDERSEN AGENCE FRANCE-PRESSE

Reykjavik, capitale de l'Islande

POLAR

Survivre entre les mailles du filet

Lilja Sigurdardottir se révèle une autre grande plume islandaise

MICHEL BÉLAIR

Complètement isolée en plein Atlantique Nord, l'Islande est par définition un pays à part. C'est ainsi que la petite île volcanique de 330 000 habitants — dont plus des deux tiers vivent à Reykjavik, la capitale — est une sorte de paradis de la littérature. En ces terres glacées qui ont vu naître les Eddas et les sagas au XII^e siècle, on dit depuis longtemps que la moitié des Islandais lit ce qu'écrit l'autre moitié. Cela explique, entre autres, qu'on ait pris là-bas l'habitude d'offrir un livre comme cadeau de fin d'année.

Tout cela pour dire que la littérature islandaise est plus florissante que jamais et surtout qu'un autre auteur majeur vient de faire une percée dans le monde francophone : Lilja Sigurdardottir.

Voici donc le premier livre d'une trilogie qu'on nous annonce sombre. Il met en scène une femme toute simple, Sonja Gunnarsdottir. Rapidement, on apprend qu'elle vit séparée de l'être le plus important au monde : son jeune fils Tomas. Du même coup, on comprend aussi que son profil de jeune femme d'affaires n'est en fait qu'une couverture lui permettant de passer régulièrement à Londres ou à Copenhague et de rapporter des quantités impressionnantes de cocaïne dans ses bagages. Sonja est une passeuse. Une mule.

Mais c'est un rôle qu'elle n'a surtout pas choisi de jouer, comme en témoigne le titre du roman. Au contraire, Sonja est la victime d'une machination dont on ne saisira l'ampleur qu'à la toute fin de ce premier tome de *Reykjavik noir*. Ce que l'on peut dire sans révéler l'essentiel, c'est que la vengeance tout comme la discrimination sexuelle sont au cœur de cette histoire. Car oui, Sonja Gunnarsdottir est lesbienne.

On l'apprend assez vite d'ailleurs. Tout comme l'on constate à quel point cette révélation s'incarne de façon toute simple dans le récit. Sonja vit fort bien sa condition, sans heurt, sans tension, harmonieusement — ce qui n'est pas le cas de son amoureux Agla, un peu plus coincée dans ses stéréotypes. Sonja serait même fort bien dans sa peau... n'était le piège dans lequel elle est enfermée. Elle pensera d'ailleurs trouver le moyen d'y échapper avant qu'on lui fasse payer très cher ses illusions. Sauf qu'à la toute fin, l'arrivée d'un bien improbable allié lui permet d'espérer s'en sortir enfin...

Ce drame intime nous est raconté en de courts chapitres dans une écriture remarquablement efficace et sans fioriture : Lilja Sigurdardottir va à l'essentiel, toujours. Avec des phrases simples, des mots justes et une pertinence absolue dans la façon d'exprimer les sentiments de ses personnages, Sonja en tête. Il faut souligner enfin à quel point la traduction de Jean-Christophe Salatin rend bien toute cette finesse.

Collaborateur
Le Devoir

PIÉGÉE

TOME 1 : REYKJAVIK NOIR

★★★★

Lilja Sigurdardottir

Traduit de l'islandais par Jean-Christophe Salatin Métailié/Noir

Paris, 2017, 335 pages

MORIN

SUIVE DE LA PAGE F 1

Le constat pourrait être sombre avec ces « myopies et aveuglements cognitifs » et collectifs qui « produisent erreurs et illusions » et qui nous rendent « inconscients des processus désastreux que subit la planète », dit Edgar Morin qui continue toutefois de chercher la lumière pour éclairer le présent en rappelant le caractère cacophonique, polymorphe et folle de la vie et à « ressentir la qualité poétique de la vie », à accepter « l'inachèvement de toute connaissance » pour retrouver le sens du mystère, dit-il. « Il faut dévaloriser la vie et s'en étonner. »

« Le mystère ne dévalue nullement la connaissance qui y conduit, écrit-il. Il nous rend conscients des puissances occultes qui commandent », ces démons intérieurs et extérieurs qui conduisent « aux excès, aux folies, aux ivresses ». Le mystère permet aussi d'accéder au sublime en s'éloignant de cet « horrible » que trop de calcul serait en train de faire émerger, selon lui, mais qui demeure probabilité dont on échappe en changeant de voie, conclut Edgar Morin.

Le Devoir

FICTION FRANÇAISE

Emmanuel Macron... ou pas

Qui donc est ce jeune ministre des Finances qui occupe *La place forte*, premier roman de Quentin Lafay ?

FABIEN DEGLISE

Macron ou pas ? La question s'impose dans l'actualité politique du moment, mais pas seulement. Elle hante aussi la lecture de *La place forte* (Gallimard) de Quentin Lafay. Premier roman, cette fiction sort à point pour exposer le quotidien et la pensée d'un jeune politicien français, brillant universitaire, Béranger Thérice, nommé ministre des Finances et des Comptes publics dans une France en crise. Il va occuper la place forte de Bercy — c'est le nom donné au ministère des chiffres en France — pendant six jours à peine, six jours qui vont lui donner largement le temps de se placer en porte à faux avec le président de la République et le secrétaire général de l'Élysée, un certain Augustin V., autour de la question du Brexit, la sortie envisagée de la France de la zone euro, un enjeu politique qui a émergé dans la foulée du Brexit, la sortie de la Grande-Bretagne de l'Union européenne.

Rappelons qu'Emmanuel Macron, à la tête du jeune mouvement politique En marche ! et engagé dans le deuxième tour de l'élection présidentielle française contre la frontiste et populiste Marine Le Pen, a été ministre de l'Économie, de l'Industrie et du Numérique entre 2014 et 2016 dans le gouvernement de Manuel Valls. Fin 2015, il était passé à deux doigts de claquer la porte de Bercy pour indiquer son désaccord quant au projet de réforme de la déchéance de nationalité lancé par François Hollande après les attentats de Paris. Il quittera ses fonctions fin août 2016, en tension et en opposition ouverte avec Hollande et Valls, pour se mettre En marche ! vers la présidence française.

Fiction inspirée par la réalité

Hasard ? Coïncidence ? Dans les premières pages, Quentin Lafay coupe court à toutes les sup-



GEOFFROY VAN DER HASSELT AFP

Emmanuel Macron a Quentin Lafay comme proche collaborateur depuis 2014.

positions et conjectures en précisant que le « lecteur qui tenterait d'opérer quelque rapprochement avec la réalité s'égarerait inévitablement ». Ce texte, écrit-il, « n'est en aucun cas un roman à clés », même si son auteur, faut-il le souligner à grands traits, a été membre du cabinet d'Emmanuel Macron à Bercy entre 2014 et 2016, rédacteur, entre autres des discours du jeune ministre de l'Économie. Depuis septembre 2016, Quentin Lafay, 27 ans, occupe des fonctions stratégiques dans l'équipe de l'actuel candidat à la présidence.

La fiction a été de toute évidence nourrie par la

réalité, mais n'en tire finalement ni finesse ni singularité, se perdant même, avec un style empesé, dans son incursion superficielle, prévisible et plutôt convenue dans les arcanes du pouvoir. « Il faut y aller, lance Béranger Thérice à son équipe en parlant de partir à la rencontre de manifestants anti-euro réunis à la place de la Bastille à Paris. C'est le moment de combler le fossé qui empêche les hommes de pouvoir de dialoguer avec l'homme de la rue. » La correspondance par courriel que le ministre entretient avec Sophie, son ex, fait résonner à la chaîne le même genre de lieux communs, cette banalité qui teinte autant le propos que la psychologie des personnages. « J'ai appris la nouvelle [de ta nomination] ce matin. [...] C'est exceptionnel. Un itinéraire hors norme. Tu vas pouvoir goûter à l'inconnu », lui écrit-elle au terme d'un courriel-fléuve lancé comme un affront à la concision et à l'instantanéité qu'impose pourtant ce mode de communication.

Sans surprise et tout en longueurs, avec ses conseillers jouant de leur pouvoir, ses collaborateurs mièvres, son interminable description d'une séance de questions à l'Assemblée nationale pour raconter si peu et son ministre qui évoque sa peur des foules d'anonymes pour affirmer son humanité par ces fissures, *La place forte* est surtout bien faible. Elle renferme également tout ce vide qui habite les territoires narratifs déficitaires en distance critique et excédentaire en complaisance et opportunisme.

Le Devoir

LA PLACE FORTE

★★1/2

Quentin Lafay

Gallimard

Paris, 2017, 240 pages

En librairie le 10 mai

FICTION NORVÉGIENNE

Un début de trilogie en panne de séduction

Le séducteur de Jan Kjørstad fait triompher la virilité de façon un peu trop dérisoire

CHRISTIAN DESMEULES

« Qu'est-ce qui relie entre eux les petits et grands moments d'une vie ? » Un rêve, une cicatrice, un livre, une femme, un pays — aimé ou détesté —, une grande histoire d'amour avec soi-même ?

Jan Kjørstad, 64 ans, qui compte aujourd'hui parmi les écrivains norvégiens les plus importants, signe avec *Le séducteur* (paru là-bas à l'origine en 1993) le premier tome d'une volumineuse trilogie romanesque autour du personnage de Jonas Wergeland, personnalité fictive de la télévision norvégienne. Devraient suivre en traduction *Le conquérant*, puis *L'explorateur* (Grand Prix de littérature du Conseil nordique en 2001).

De retour d'un voyage d'affaires, Jonas Wergeland rentre un jour chez lui pour retrouver le cadavre de sa femme sur le plancher du salon. Cet événement déclenche *in situ* un flot incontrôlable de souvenirs chez cet homme d'une soixantaine d'années, créateur et animateur de la série télé à succès *Thinking Big*.

Ses souvenirs, l'histoire de sa vie, c'est un narrateur engagé et anonyme qui va les canaliser (« Je suis qui je suis, voilà tout ce que je peux dire »). Difficile de trouver intermédiaire plus prétentieux, mis au service d'un protagoniste qui semble avoir lui aussi une très haute opinion de lui-même.

En dessous du roi

Personnage célèbre en Norvège, Jonas Wergeland a tout pour faire parler de lui. « Car non seulement Jonas a tout, mais il est tout. Il n'y a prati-

quement plus que le roi de Norvège au-dessus de lui. » Celui qu'on appelle le « touareg de Norvège », le « disciple du Kama Sutra » ou le « défenseur des Comores » a le cerveau « aussi brillant et aiguisé qu'un gros diamant ». Mais ce n'est pas tout...

« Qu'est-ce qui relie entre eux les petits et grands moments d'une vie ? » se demande encore et encore le narrateur. Dans le cas qui nous occupe, peut-être est-ce « l'organe hors du commun » du protagoniste... Parce que, voyez-vous, Jonas Wergeland est aussi connu comme étant « l'homme au pénis miraculeux ». Rien de moins.

Comme un heureux contrepoint à la virilité triomphante, parfois un peu dérisoire, qui traverse tout le livre, il se fait aussi souvent plus lucide : « C'était Nefertiti qui lui avait appris que les femmes étaient avant tout des initiatrices, puis des maîtresses. Mais, le plus important, il savait que la femme est un être tout à fait différent de l'homme et, plus primordial encore, infiniment plus intéressant. »

Sorte de Peer Gynt moderne — l'antihéros exubérant et narcissique de la pièce d'Ibsen, irrésistible aux yeux des femmes —, son Jonas Wergeland permet aussi à Kjørstad de critiquer sans trop de retenue les Norvégiens (un « peuple d'enfants gâtés ») et la Norvège, pays qui « est un peu comme un rat qui, à l'insu de tous, s'est invité à bord d'un bateau rempli de nourriture ».

Un sens au chaos

La comparaison s'impose vite avec l'aventure autobiographique d'un autre monstre norvégien d'égotisme, Karl Ove Knausgaard. Et la fascination, il faut l'avouer, n'est pas la même. Chez

Knausgaard, un mélange d'ambition et d'humilité, d'urgence et d'introspection, essaie d'épuiser tout en la contournant l'expérience du quotidien afin de trouver un sens au chaos de la vie.

Knausgaard cherche, alors que le héros du *Séducteur*, lui, a trouvé — mais quoi, au juste ?

Au contraire, la quête du protagoniste de Jan Kjørstad laisse un peu froid, glissant plutôt à la surface des choses à coup de cabotage narratif et d'aventures étriquées. Ni le narrateur ni le protagoniste ne sont particulièrement sympathiques, et ce sont les personnages secondaires qui sont les plus intéressants — comme la tante Laura, Nefertiti, les amis ou maîtresses de passage.

Exploration plutôt ludique de la sexualité masculine, gros roman initiatique, *Le séducteur* avance par association d'idées, à coup de fragments et parfois aussi de redites. Malgré certaines longueurs, il y a un souffle vital et un certain humour tapi sous l'esbroufe. Peut-être que la suite viendra apporter plus de cohérence à l'ensemble en multipliant les points de vue ?

En attendant, *Le séducteur*, lui, ne séduit pas tout à fait.

Collaborateur
Le Devoir

LE SÉDUCTEUR

★★★

Jan Kjørstad

Traduit du norvégien par Loup-Maëlle Besançon

Monsieur Toussaint Louverture

Paris, 2017, 608 pages

FICTION AMÉRICAINE

Promenons-nous dans les bois

Alexandra Oliva décrit les coulisses d'une télé-réalité qui tourne très mal

MANON DUMAIS

« Le monteur sera le premier de mourir. Il ne se sent pas encore malade et il n'est plus sur le terrain. Il n'y est allé qu'une seule fois, avant le début du tournage, pour découvrir les bois et serrer la main des hommes dont il mettra en forme les images ; transmission asymptotique. » Et vlan ! C'est ainsi que débute ce premier roman d'Alexandra Oliva qui, malgré cette prémisse trop révélatrice, réservera quelques surprises, pour ne pas dire plaisirs coupables, au lecteur.

Fidèle à l'esprit des télé-réalités, la romancière présente douze participants plus stéréotypés les uns que les autres, assoiffés d'argent ou de célébrité, à qui elle fera vivre de sales quarts d'heure sur le plateau de l'émission *Dans les bois*, qu'anime un être se souciant davantage de son image que

du sort des participants : « L'animateur, trente-huit ans, est une célébrité de seconde zone, qui espère relancer sa carrière avec ce programme, ou au moins éprouver ses dettes de jeu. »

Réintitulée *Dans le noir*, l'émission sera bientôt hors d'ondes, non faute de bonnes cotes d'écoute, comme le prouvent les commentaires des internautes sur les réseaux sociaux (filon faiblement exploité), mais en raison de circonstances hors du contrôle de tous. « Cette aventure pour laquelle j'étais archi-partante est très loin de ce à quoi je m'attendais, ou de ce que je voulais », dira Zoo, la plus attachante du lot, dont on suit les mésaventures en parallèle des chapitres consacrés au tournage.

Alexandra Oliva n'est certes pas la première à écorcher la télé-réalité ; la créatrice et scénariste de

RéelleMENT (UnREAL), Sarah Gertrude Shapiro, l'a d'ailleurs fait avec sa plume vitriolique. Moins corrosive, Oliva dépeint des personnages tellement clichés, tels cette serveuse nunuche et ce Pom Pom Boy efféminé, que l'on pourrait l'accuser très tôt de tomber dans la facilité. De même, lorsqu'elle compare les scènes croquées sur le vif et ce qu'elles deviendront entre les mains du monteur, ou qu'elle oppose les différents personnages dans des défis pour lesquels ils n'ont pas les mêmes compétences, on demeure en terrain trop connu.

La sauce étirée

C'est lorsque *Jusqu'au bout*, pendant adulte de la trilogie *Hunger Games*, prend l'allure d'un croisement entre la télé-réalité *Survivor* et *La route* de Cormac McCarthy

qu'Alexandra Oliva se montre le plus cinglant envers cet univers factice, où l'esthétique l'emporte sur la substance, en trouvant une façon radicale de l'enrayer définitivement du petit écran. Rongée par le désir de gagner, Zoo refuse de croire que le spectacle est depuis longtemps terminé. S'il se plaît à suivre la jeune femme dans sa folie, le lecteur n'en trouvera pas moins que l'auteure étire la sauce avant de lui balancer dans une conclusion hâtive, limite bâclée, le punch trop tôt annoncé.

Collaboratrice
Le Devoir

JUSQU'AU BOUT

★★★

Alexandra Oliva

Traduit de l'anglais

par Christine Barbaste

Éditions Kero

Paris, 2017, 411 pages

LIVRES > FICTION

On peut toujours blâmer les Bédouins

LOUIS HAMELIN

Le Québec coule en flammes au milieu du lac Léman pendant que je flotte à la surface des choses. Perché à dix kilomètres dans les nuages, j'ai raté de quelques fuseaux horaires l'ouverture du Salon du livre de Genève, où le délégué du Québec a, paraît-il, cité Hubert Aquin. Quel contraste avec l'insipide bouillie verbale en langue hillbilingue que nous servirait Madame l'Ambassadrice le lendemain à la mission permanente du Canada, galimatias on ne peut plus approprié, au fond, pour célébrer le 150^e anniversaire de ce projet de pays qui ose encore se qualifier de « confédération ». Vu de la Suisse, cela porte à rire.

Les espions adorent la Suisse, c'est bien connu, et je ne pense pas seulement au fameux H. de Heutz de *Prochain épisode*. La Suisse, sa neutralité, ses anonymes flux de devises... sans compter que ses montagnes ont été, bien avant le développement des techniques actuelles de surveillance globale, un excellent poste d'observation pour garder un œil sur quelques nations au destin problématique, de l'Allemagne nazie à l'Italie des années de plomb. Allen Dulles, avant de devenir le premier directeur civil de la CIA en 1953, avait fait ses classes à titre de chef d'antenne de l'OSS (Office of Strategic Services, l'ancêtre de la vénérable agence) à Berne.

Dulles est un des personnages qu'on voit passer dans *Little America*, de Henry Bromell, un roman dont j'ai l'intention de dire beaucoup de bien d'ici la fin de cette chronique. Il dirigea la CIA jusqu'en 1961, alors qu'il fut dégoûté par Kennedy dans la foulée du désastre de la baie des Cochons.

Au cours de la même période (1953-1959), le frère d'Allen, John Foster, fut le secrétaire d'État d'Eisenhower. Les deux hommes exercent alors, dans les faits, une mainmise à peu près totale sur la politique étrangère des États-Unis. Quand l'United Fruit Company décidera de se débarrasser du gouvernement progressiste de Jacobo Arbenz dans sa chasse gardée du Guatemala, le Capital et le Renseignement se donneront la main. John Foster avait travaillé



DIDIER BAVEREL ASSOCIATED PRESS / SHOWTIME

Dans la série *Homeland*, dont Henry Bromell a été le principal scénariste, Carrie Mathison (Claire Danes) enquête sur un héros de guerre qui a entrepris d'infiltrer le gouvernement américain.

comme avocat pour ce puissant monopole, dont le principal actionnaire était... son frerot, nul autre que le grand patron de la CIA. Dans un pays civilisé, on appelle ça un conflit d'intérêts.

Quant à Henry Bromell, qui fut un enfant traîné d'un pays exotique à un autre au gré des affectations de son père agent secret, il a été le principal scénariste de la série *Homeland*, dans laquelle un héros de guerre américain, « retourné » par les islamo-terroristes, entreprend d'infiltrer le gouvernement des États-Unis.

De la télé au papier

À l'origine, *Little America* fut aussi un projet de série télé, de ceux qui ne virent jamais le jour. Pourtant, on est ici aux antipodes du scénario réécrit, dans un texte de pure littérature: envolées stylistiques, puissance narrative, souci du détail, richesse et vraisemblance de l'évocation, subtilité des dialogues et complexité psychologique, plus une intrigue digne du genre de thriller qui s'avale d'un trait.

« Little America »: l'expression désigne ces quartiers protégés où vivent, à l'étranger, les

expatriés américains de la communauté du renseignement. Comme autant de stations orbitales de l'universelle banlieue, abritées des intempéries nationales et des populaces grouillantes du souk, et qui semblent avoir atterri là telles quelles, à l'écart, avec leurs bungalows bien alignés, une Chevrolet neuve dans l'allée et un carré de pelouse qu'on arrose religieusement même en plein désert.

« C'était une enfance étrange, a raconté Bromell dans une entrevue. Petit, vous êtes conduit de la maison de votre grand-mère à Long Island jusqu'à Kennedy Airport [sic], vous embarquez sur un vol Pan Am puis vous partez, et alors vous arrivez dans un autre monde, cet endroit médiéval — même s'il y a des voitures. Les odeurs sont différentes, la langue est différente, et les appels du muezzin sont si étranges qu'ils font presque peur, mais ils sont beaux. » (Cité par le préfacier Philippe Beyvin.)

Une sorte de Koweït

Dans *Little America*, le pays hôte de ce paradis états-unien est un État fictif appelé le Ko-

weït, un jumeau du Koweït, mais sans le pétrole, avec sa position stratégique sur l'échiquier mondial pour toute richesse, au cœur du maelström géopolitique du Moyen-Orient. Un de ces royaumes des sables fabriqués de toutes pièces par les appétits des puissances coloniales, rien qu'une poignée d'oasis et de collines rocaillieuses parcourues de tribus de Bédouins nomades et coincées entre l'Irak et la Syrie, en instance d'être dépecées.

Jadis, les Anglais, comme un fermier qui sélectionne un taureau pour inséminer sa vache, se sont choisis un membre de la dynastie hachémite, l'ont sorti de sa tente en peau de chèvre et l'ont assis sur un trône, autour duquel ils ont ensuite dessiné un palais et une capitale. Mais voilà, ruinés par un autre conflit mondial, les Britanniques sont désormais hors jeu et doivent passer la main.

C'est alors que débarque la famille Hopper. « Mon père était espion, ou, comme il préfère qu'on s'en souvienne, officier de renseignement à la CIA... » Mission: devenir le meilleur ami d'un monarque de 23 ans et le détourner de la double tentation que représente le socialisme à l'arabe du parti Baas et le nationalisme panarabe incarné par ce vilain pion prosoviétique de Nasser. Des années plus tard, le fils Hopper, devenu historien, revient sur cette année charnière, caractérisée, entre autres choses, par un coup d'État militaire et un régicide. Lorsque les valises diplomatiques bourrées de dollars ont cessé de faire effet, son père, devenu entre-temps le chef de la station locale de la compagnie, aurait-il fait une croix sur le roi? « J'ai quelques interrogations sur ce qui s'est passé, exactement, cette année-là, en 1958, à cet endroit-là, au Koweït. »

L'historien se fait alors enquêteur, voire agent double. Car si « l'espionnage est l'art de réunir des éléments disparates de façon à ce que se dessine la réalité de ce qu'il adviendra bientôt », la littérature n'est-elle pas l'espionnage du passé? « Papa est un gentil ou un méchant? » Aucune idée, mais c'est passionnant.

LITTLE AMERICA

★★★★
Henry Bromell
Traduit de l'américain
par Janique Jouin-de Laurens
Gallmeister
Paris, 2017, 410 pages

FICTION MEXICAINE

De l'autre côté du mur

Au cœur d'une crise migratoire, deux romans arrivent à point pour raconter la vie des Latino-Américains qui fuient

CAROLINE JARRY

La construction du nouveau mur que le président américain Donald Trump veut ériger entre les États-Unis et le Mexique va devoir attendre, le Congrès ayant refusé cette semaine de la financer. C'est une autre défaite de la démagogie, mais pas forcément une victoire pour les migrants latino-américains dont le sort, mur ou pas, ne devrait pas s'améliorer pour autant.

La vie qu'ils fuient, pour parfois se retrouver au Canada, va continuer à être la même. Une vie dépeinte dans deux romans qui arrivent à point nommé, l'un très dur et l'autre plus optimiste.

Côté sombre, *La file indienne*, d'Antonio Ortuño, se penche sur le sort imposé aux réfugiés centraméricains qui traversent le Mexique pour se rendre aux États-Unis. Son jugement, dans la bouche d'un personnage, est sans appel: pour ces migrants, « arriver à la porte d'entrée des États-Unis signifie avoir d'abord traversé les sept cercles de l'enfer mexicain ».

Le roman commence par le massacre de dizaines de réfugiés salvadoriens, honduriens et guatémaltèques hébergés dans un centre de migrants de la ville fictive de Santa Rita, dans le sud du Mexique. Qui les a tués et pourquoi? On apprendra petit à petit que les migrants sont aux mains de gangs de passeurs et de narcotrafiquants qui se disputent le « marché » des migrants, et qu'ils ne font pas de quartier.

Une travailleuse sociale, Irma, est envoyée par la Commission nationale de migration (CONAMI) à Santa Rita pour gérer la crise. Première étape: la rédaction du communiqué, qui « exprime son vif rejet de l'agression contre les migrants » et promet « de collaborer à l'enquête sur ces événements ». On sent l'ironie de l'auteur, et l'indifférence des fonctionnaires de l'État. Mais s'agit-il juste d'indifférence? Un journaliste arrive, s'interroge sur le rôle des dirigeants locaux de la CONAMI. D'un massacre à l'autre, d'un communiqué à



MARK RALSTON AGENCE FRANCE-PRESSE

Un homme regarde vers les États-Unis depuis le Mexique dans la région de San Diego, en Californie.

l'autre (tous cyniquement semblables), l'histoire se transforme en un suspense captivant où l'on cherche à débusquer les coupables.

Mais le roman est bien plus qu'un suspense. C'est un portrait très noir du Mexique d'aujourd'hui, où les Mexicains traitent les réfugiés centraméricains avec un mépris qui ressemble à une sorte de haine de soi. La structure du roman fait efficacement alterner les voix du narrateur, d'Irma et de son ex-mari, qui ont chacun leur point de vue.

L'ex-mari d'Irma, en particulier, est un personnage surréaliste: prof aigri d'avoir raté sa carrière et sa vie, lucide, il n'échappe pas pour autant à la déchéance morale qui s'abat sur le pays. Il exprime sans état d'âme son dégoût des réfugiés centraméricains: « Ce sont des criminels. T'as vu les tatouages sur leur putain de peau? Ils se tatouent même les fesses. [...] Tu veux pas voir un de ces gars à moins de 15 kilomètres de ta maison, de ta femme, de ta gamine. [...] Quelle putain de chance de les mépriser autant et d'être si salement semblable, si indistinct, tellement identique qu'on nous traite précisément de la même

façon » aux États-Unis. Il finira par prendre chez lui une réfugiée hondurienne comme femme de ménage et en fera son esclave sexuelle. Un roman fort dont on ne sort pas indemne.

La victoire du migrant

Côté clair, *Gabacho*, de la jeune Mexicaine Aura Xilonen (21 ans), est d'une tout autre eau. Son roman a créé la surprise non pas pour son contenu, plutôt faible, mais pour sa langue échevelée.

« Gabacho » est le surnom que l'on donnait aux soldats français qui avaient envahi le Mexique dans les années 1860 sous Napoléon III. Aujourd'hui, le mot désigne par extension « gringo » et le territoire américain. Cela donne une idée de la recherche lexicographique menée par Aura Xilonen pour son roman, dont le vocabulaire puise autant que l'on donnait aux soldats français qui avaient envahi le Mexique dans les années 1860 sous Napoléon III. Aujourd'hui, le mot désigne par extension « gringo » et le territoire américain. Cela donne une idée de la recherche lexicographique menée par Aura Xilonen pour son roman, dont le vocabulaire puise autant

Gabacho crée la surprise non pas pour son contenu, plutôt faible, mais pour sa langue échevelée

comme un clébard: « on va voir ce que t'as dans le ventre, choureur-de-culs, tafiole! Qui t'a dit que tu pouvais défendre un cul qu'est pas à toi, hein? »

Liborio, un jeune Indien mexicain qui a traversé le Rio Grande à la nage, survit dans un endroit non précisé des États-Unis. Il ne sait pas son âge, n'a pas connu sa mère et a été élevé à coups de pied. Les coups, il connaît, et il les rend bien. Il travaille dans une librairie hispanophone et lit tout ce qu'il trouve, ce qui donne au roman des commentaires intéressants sur la littérature, qui reflètent probablement l'opinion de l'auteur: « Je me suis vite rendu compte que la littérature n'avait absolument rien à voir avec la vie de tous les jours. [...] Ça sonne tellement faux dans les pages des livres, avec leurs pensées toutes linéaires, sans le tohu-bohu de tout ce qui nous passe par la tête; [...] c'était tellement bien rangé qu'y avait rien qui dépassait dans la marge, ni des mots, ni des faits. »

Le jeune migrant finit par s'en tirer. La fin est même presque fleur bleue, ce qui est pour le moins inattendu dans un roman parsemé de batailles de rue et de combats de boxe. Aura Xilonen aura voulu donner au Mexique un roman de migrant vainqueur. Mais il y a quelque chose d'adolescent dans cette histoire peu vraisemblable et on s'en lasse vite.

Reste qu'à une époque où l'idée de refouler les migrants cherche à s'imposer en force, Aura Xilonen et Antonio Ortuño préfèrent leur donner une voix, une vraie, pour mieux les voir, les comprendre et un peu moins les rejeter.

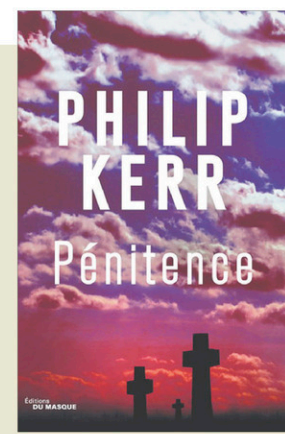
Collaboratrice
Le Devoir

LA FILE INDIENNE

★★★★
Antonio Ortuño
Christian Bourgois Éditeur
Paris, 2016, 240 pages

GABACHO

★★★★
Aura Xilonen
Éditions Liana Levi
Paris, 2017, 368 pages



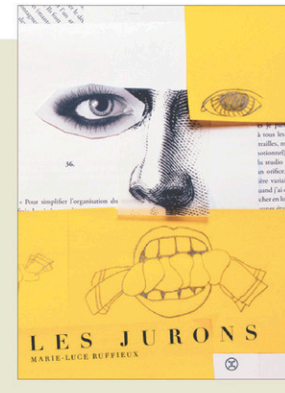
POLAR

PÉNITENCE

★★★★1/2
Philip Kerr
Traduit de l'anglais
par Philippe Bonnet
Éditions du Masque
Paris, 2017, 455 pages

Même si c'est Bernie Gunther qui a fait le succès de Philip Kerr, l'ancien commissaire de l'Alex de Berlin n'est que l'un des multiples personnages du riche univers du romancier. Kerr a écrit des histoires de science-fiction et des romans philosophiques, des thrillers et des romans noirs dans lesquels Bernie Gunther est totalement absent — dont sa toute récente série sur le football européen. Maintenant que Gunther est passé au Seuil, les éditions du Masque nous proposent un dérangeant « thriller religieux » mettant en scène Gil Martins, un agent du FBI basé à Houston et qui enquête sur une série de morts suspectes. Des scientifiques et des écrivains, qui ont tous la réputation d'être athées et d'en être fiers, meurent dans des circonstances atroces, dévorés par la peur et l'angoisse. Au cœur de tout cela, une église évangélique et un pasteur qui sait commander à l'Ange de la mort de l'Ancien Testament. Il faut l'écriture efficace et puissante de Kerr pour réussir à nous y faire croire, mais c'est une histoire terriblement angoissante, soyez prévenu...

Michel Bélaïr



FICTION SUISSE

LES JURONS

★★1/2
Marie-Luce Ruffieux
Le Tripode
Paris, 2017, 105 pages

Dans les studios d'un étrange film qui s'écrit, se tourne et se monte au gré des caprices de tous, une accessoiriste tue le temps en créant des objets, dont son sosie, fait de ses vieux vêtements, et Audrey, créature bardée de cuir. Ceux-ci prendront part au tournage jusqu'à ce qu'un malheur frappe et qu'un drôle de bidule poilu prenne la relève: « Caramel a donc été introduit dans le scénario sans l'approbation des cinéastes. Il a été imaginé en cinq minutes. C'est un bouche-trou. On ne saisit pas très bien la logique narrative du film, mais on ne peut rien faire. On regarde les images. On écoute les ailes des oiseaux. » Ce premier roman de Marie-Luce Ruffieux est une curiosité qui fascine sans pour autant séduire. Afin de créer ce déroutant récit, la jeune auteure de Lausanne s'est amusée à rassembler « des mots glanés dans sa vie, dans des livres et sur Internet », comme l'annonce le « prière d'insérer ». Soit. Composé de 67 courts chapitres, *Les jurons* donne l'impression d'être un long cadavre exquies écrit en solo ponctué de rares moments de poésie naïve et traversé d'un humour puéril. À l'instar du jeu surréaliste, le tout divertit d'emblée, mais montre bientôt ses limites.

Manon Dumais

La liberté ou la norme ?

LOUIS CORNELIER



Anne-Marie Beaudoin-Bégin aime le français et souhaite qu'il demeure la langue des Québécois. Elle reconnaît que le français est « en position précaire au Québec » et appuie donc sans réserve la loi 101. La linguiste, pourtant, critique sévèrement d'autres défenseurs du français — Bock-Côté et Bombardier, surtout, mais moi aussi, au passage — qu'elle accuse de nuire à la cause. Comment comprendre ce désaccord entre des intervenants qui devraient être des alliés ?

Anne-Marie Beaudoin-Bégin s'en explique dans *La langue affranchie*, un vigoureux essai qui fait suite au tout aussi énergique *La langue rapaillée* (Somme toute, 2015). « Pour maintenir le français au Québec, écrit-elle, il faut que les gens parlent français. Pour que les gens parlent français, il faut qu'ils en aient envie. Beaucoup de gens, au Québec, n'ont plus envie de parler français. » La faute à qui ? À quoi ? Aux puristes, soutient-elle, et à leur discours culpabilisant.

On dit aux Québécois de parler français, explique-t-elle, mais on leur dit en même temps, sans cesse, qu'ils le parlent mal. Plusieurs d'entre eux, par conséquent, les jeunes surtout, sont tentés de se tourner vers l'anglais, « plus permissif ». Il faudrait donc, pour sauver le français au Québec, cesser de jouer les pleureuses et accepter plus de liberté linguistique, puisque « ceux qui se sentent plus libres en anglais ne devraient pas se sentir moins libres en français ».

Évolution et désir

La docte linguiste défend son audacieuse thèse avec fougue. Elle rappelle d'abord, à raison, qu'« une langue n'est pas protégée par sa qualité, mais bien par le fait que les locuteurs continuent de la parler ». Elle montre ensuite que le purisme fait fi de la nature de la langue. Cette dernière, en effet, ne peut se concevoir sans variations (selon le lieu, la classe sociale, la situation de communication) et sans évolution.

La norme d'hier, parfois, n'est plus. Cette évolution résulte de quatre facteurs : l'économie linguistique (qui tend à faire disparaître le « ne » de négation à l'oral, par exemple), les changements dans le milieu (l'ancien vocabulaire agricole s'efface au profit de termes liés à l'informatique), les contacts sociaux (qui entraînent des emprunts linguistiques et une certaine uniformisation de la langue) et les interventions humaines (la loi 101, notamment, et les décisions des autorités langagières). La langue varie, donc, et le purisme n'y peut pas grand-chose.

À chaque étape historique de ce procès, une norme s'impose, mais les critères qui la déterminent sont sociaux et non linguistiques. Beaudoin-Bégin en tire la conclusion que s'accrocher à une norme conçue comme immuable pour défendre le français est une erreur. L'important, pour elle, est de parler français, librement voire maladroïtement, d'avoir le désir de vivre en français. Or, insiste-t-elle, ce désir peut être étouffé par le discours des donneurs de leçons.

Liberté et invention

Cette critique argumentée du purisme linguistique vise en partie juste. Beaudoin-Bégin fait œuvre utile en rappelant que ce n'est pas la qualité d'une langue qui assure sa vitalité, mais le sentiment qu'on ses locuteurs de son utilité (économique, sociale, culturelle). Elle a raison, aussi, de dire que le français est, par nature, multiple et qu'il est normal que la langue des textes, qui fait entrer le registre familier de la conversation dans l'écrit, ne soit pas celle des communications écrites officielles.

On peut déplorer, toutefois, qu'elle fasse l'impasse sur la non-maîtrise du français normatif qui concerne trop de Québécois. C'est une fausse liberté que celle qui repose sur l'ignorance et sur le refus de l'effort. La norme prestigieuse, même si elle est sociale, existe et a des vertus (précision, nuance, efficacité, intercompréhension). Il faut la connaître pour pouvoir s'en libérer dans les moments opportuns.

En affirmant que nous n'avons qu'à décréter que tout est bon dans le cochon pour qu'il en soit ainsi, Beaudoin-Bégin confond la liberté et la licence, ce qui ne peut qu'appauvrir la langue en la coupant d'une tradition immensément riche. Comment, en effet, être vraiment inventif si on ignore ce qui existe déjà ? On risque plutôt d'inventer la roue à trois boutons.

« Ils n'en ont rien à foutre, les jeunes, de Moïse et de Voltaire [...] Et ils ont tout à fait le droit ! » écrit la linguiste. Le problème est peut-être là, dans cette revendication du droit à l'inculture satisfaite, et les jeunes n'en sont pas les seuls responsables.

LA LANGUE AFFRANCHIE

★★★1/2

Anne-Marie Beaudoin-Bégin
Somme toute
Montréal, 2017, 128 pages

SOCIOLOGIE

Célibataire et (mise à) nu

Emily Witt explore les chemins d'une sexualité en mutation qui conduisent toujours au même grand mystère

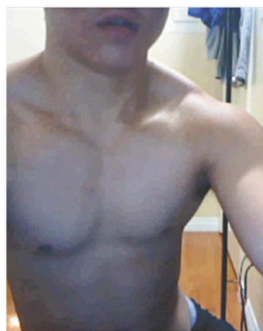
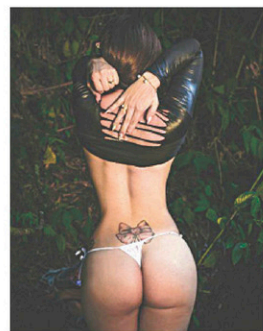
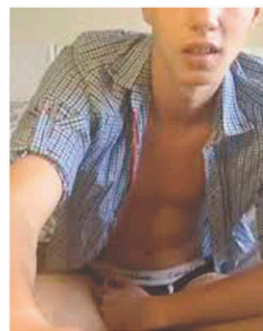
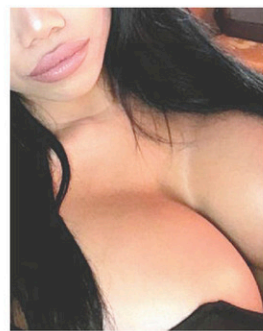
FABIEN DEGLISE

Il arrive que l'on soit parfois à un doigt de bien saisir une réalité sociale, et c'est ce qui semble être arrivé à la journaliste américaine Emily Witt. Un jour, raconte-t-elle dans *Future Sex* (Seuil), elle s'est masturbée devant une vidéo, glanée sur le Net, intitulée « Gang bang très hard pour salope amatrice de bondage », puis s'est étonnée d'elle-même et de ce projet onaniste qui, contre ses attentes, avait très bien fonctionné.

En 2011, un célibat forcé par une rupture a contraint cette plume remarquable, qui raconte le présent dans le magazine new-yorkais *N + 1*, mais aussi le *New Yorker* et le *New York Times*, à la réalité du sexe en solo. La fin de cette romance l'a également placée sur le chemin de la quête de l'autre dans des univers sociaux en mutation. Elle avait 30 ans. De cette exploration, elle a ramené une enquête, documentée de l'intérieur, sur les pratiques sexuelles et amoureuses d'une génération, et un constat livré dans son bouquin comme un affront à ce regard moral et débordant de préjugés porté par certains sur les générations ascendantes : hyperconnectée, la jeune Amérique n'a pas changé son rapport à l'autre, son besoin de l'autre, son envie de l'autre, mais plutôt la façon qu'elle a de se le raconter.

« Le sexe du futur ne sera pas d'un nouveau genre, historiquement distinct des autres, écrit-elle, mais juste une manière différente d'en parler. »

De New York à la côte ouest des États-Unis, où Emily Witt s'est installée pour vivre, découvrir la sexualité et les rapports amoureux de son époque, se comprendre et témoigner d'un présent qui va et qui vient, la journaliste « gonzo », qui fait revivre ici un genre porté dans les années 70 par Hunter S. Thompson, part à la rencontre de ce sexe sorti de ces VHS pour mieux se partager en ligne ou en groupe dans des bars de San Francisco où l'on vient contribuer à l'humiliation sexuelle d'une personne consentante à des fins cinématographiques. Et ce, toujours



CHATURBATE ET INSTAGRAM

L'auteure s'est notamment aventurée sur le site (prosaïquement nommé) Chaturbate, où des amateurs nourrissent par écrans interposés leur voyeurisme à grands coups de « jetons » échangeables.

« L'interface Google, d'une neutralité toute sympathique, donne sa bénédiction aux mots filtrés dans son vaste tamis. Sur Google, tous les mots, tous les styles de vie sont égaux. Le moteur de recherche a cette capacité de brouiller les frontières entre le normal et l'anormal. Les réponses glanées par ses algorithmes prouvent à chacun que d'autres pensent comme lui : plus besoin de rester seul dans son coin avec ses désirs bizarres — en réalité, il n'y a pas de désir bizarre. La seule attente à avoir en matière de sexe, c'est que l'amour nous guide vers la vie à laquelle nous aspirons. »

Extrait de *Future Sex*

avec cette vision du monde « largement gynécologique », expose-t-elle.

Elle a expérimenté l'amour libre lors du festival Burning Man, cette rencontre, en plein désert, de l'expérimentation sexuelle, des drogues psychédéliques et du futurisme. Elle a fréquenté les sites de rencontres en ligne, mais aussi un étrange espace de socialisation pixelisé où des amateurs nourrissent par écrans interposés leur voyeurisme à grands coups de « jetons » échangeables en vêtements, en livres, en musique et de pratiques sexuelles cherchant à redéfinir les normes. L'endroit se nomme prosaïquement Chaturbate — contraction de « chat », pour discuter, et de « mas-

turbate ». Emily Witt en fait d'ailleurs jaillir une vérité : « C'est fou, la variété [de pratiques] qu'exigent les hommes [aux femmes qui s'offrent sur ce réseau] quand on voit le peu d'imagination » qu'ils ont eux-mêmes à y offrir.

D'une soirée échangiste à une conférence sur la téléildonnie — l'art de donner du plaisir à distance par l'entremise d'un objet sexuel connecté à un réseau —, de la méditation orgasmique à une analyse de la contraception pensée « pour coller à une morale sexuelle d'une autre époque », Emily Witt livre au final un portrait juste de son présent, sans jugement, sans morale, sans préjugés — et c'est admirable —, mais aussi sans révélations surprenantes sur la peur de l'engagement, sur la liberté sexuelle ou sur les modèles de conformité dont les frontières ne sont peut-être pas aussi en mouvement qu'on pourrait le croire. Elle confirme aussi que le sexe fait encore et toujours bien tourner le monde, et ce, en mettant aux prises les humains, de génération en génération, toujours avec le même grand mystère.

Le Devoir

FUTURE SEX

★★★1/2

Emily Witt

Traduit de l'américain par Marie Chaboin
Seuil
Paris, 2017, 270 pages

Un monde menacé par le populisme

La politologue canadienne Jennifer Welsh met en doute l'avenir de la démocratie libérale

MICHEL LAPIERRE

À l'heure où le nombre de réfugiés — 65,3 millions en 2015 — dépasse celui que le globe a connu à la suite de la Deuxième Guerre mondiale, nous devons « briser notre carcan national pour reconnaître » que nous sommes tous dans la même galère. Voilà ce que plaide la politologue canadienne Jennifer Welsh dans *Le retour de l'histoire* en soutenant que « la fin de l'histoire », vue jadis par son confrère américain Francis Fukuyama, n'était qu'une illusion.

À la chute du mur de Berlin en 1989, Fukuyama anticipa que la faillite du communisme en Europe de l'Est entraînerait le triomphe planétaire de la démocratie libérale à l'occidentale et supposerait un monde plus pacifique. Née à Regina en 1965, Jennifer Welsh, qui occupe la Chaire en relations internationales à l'Institut universitaire européen de Florence, estime, au contraire, qu'un quart de siècle plus tard la démocratie est en crise.

Elle constate que le nombre de pays démocratiques a diminué à l'échelle du globe et que même dans ceux qui connaissent, du moins en apparence, des élections libres et justes, le respect des droits de la personne et de la notion d'état de droit laisse à désirer. Elle va même jusqu'à cautionner l'expression ironique de « démocratie illibérale », forgée par le politologue américain d'origine indienne Fareed Zakaria. Elle l'applique à la Russie de Vladimir Poutine.

Jennifer Welsh rappelle que ce dirigeant hégémoniste, responsable en 2014 de la spoliation de la Crimée à l'Ukraine, avait, dès 2005, dans un discours présidentiel adressé à la nation russe, défini la chute de l'expansionniste Union soviétique comme « la plus grande catastrophe politique » du XX^e siècle. L'essayiste a l'art de trouver les raccourcis les plus révélateurs pour résumer les enjeux internationaux en nous donnant l'impression du théâtre.

Démocratie contrefaite

Elle montre que les récentes migrations de masse, en provenance surtout de la Syrie, ravagée par une guerre intestine, éclairent une scène internationale complexe et surprenante. Ces mouvements dé-



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Aux Pays-Bas, le chef du Parti pour la liberté, Geert Wilders, a connu une ascension fulgurante.

mographiques bouleversent l'Europe au point de raviver le populisme, qui depuis toujours contrefait la démocratie. La politologue adhère à la réflexion du journaliste et essayiste britannique Timothy Garton Ash : « L'Europe, qui était connue comme le continent qui faisait tomber des murs, est maintenant celui qui les érige à nouveau. »

On pense à la clôture de barbelés qu'en Hongrie le premier ministre Viktor Orbán a fait construire en 2015 le long de la frontière serbe pour y bloquer l'accès aux réfugiés. D'autres chefs populistes, comme Marine Le Pen en France, Geert Wilders aux Pays-Bas, Nigel Farage, partisan du Brexit, au Royaume-Uni, exploitent la tendance xénophobe et chauvine en nuisant à l'unité européenne. Cette menace à la concorde universelle, Jennifer Welsh la juxtapose à la rivalité inextinguible entre la Russie et les États-Unis.

Encore là, dans un tableau planétaire, c'est le populisme qui mène le bal. Les populistes se reconnaissent dans Poutine et aussi dans Donald Trump. L'actuel président américain a su, comme le souligne la politologue, « instru-

mentaliser le ressentiment et la peur ». Poutine avait déjà fait la même chose. Pas si étonnant que Marine Le Pen soit fascinée par ces deux hommes politiques qui incarnent mieux que personne le succès mondial du populisme.

Fossé mondial

Malgré la ressemblance morale entre Poutine et Trump, Jennifer Welsh rappelle que la Russie d'aujourd'hui souffre d'« un écart de puissance considérable par rapport aux États-Unis », tant en matière d'économie que de budget militaire. Néanmoins, les superpuissances se rejoignent en révélant toutes les deux, dans leur société respective, le fossé mondial grandissant entre les riches et les pauvres, ultime échec, insiste-t-elle, du rêve démocratique de Fukuyama.

« L'histoire est de retour, et elle n'attend pas à rire », résume sèchement la clairvoyante intellectuelle canadienne. Le grave reproche qu'elle adresse à l'Occident est saisissant et inattaquable : le « déclin démographique dans bien des démocraties occidentales oblige à faire preuve d'une plus grande ouverture à l'égard de réfugiés et des demandeurs d'asile ».

À ce chapitre, la politique, très accueillante mais très critiquée, de la chancelière allemande, Angela Merkel, tranche avec l'attitude des autres États nantis. La politologue abonde dans le même sens que l'organisation humanitaire Médecins sans frontières qui affirme qu'en général, l'Europe « a lamentablement échoué à prendre ses responsabilités » pour protéger en 2015 des milliers de laissés-pour-compte.

Devant l'échec du « modèle démocratique et libéral », Jennifer Welsh ose écrire : « Cela ouvre la voie à d'autres modèles qui ne demandent pas mieux que de le remplacer. » On devine que ceux-ci, encore à inventer, seraient à la hauteur de son espoir d'un monde plus humain.

Collaborateur
Le Devoir

LE RETOUR DE L'HISTOIRE CONFLITS ET MIGRATIONS AU XXI^e SIÈCLE

★★★1/2

Jennifer Welsh

Traduit de l'anglais par Yannick Roy
Boréal
Montréal, 2017, 280 pages